

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÆE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE,

SOMMAIRE. Gravures: Un Poste avancé, d'après M. Berne-Bellecour. - Un Sourire à travers les Larmes. - Sur les Dunes de Scheveningue, d'après M. P. Blommers. - Histoire naturelle. Grappe de Fruits de l'Hovenia Dulcis.

TEXTE. Nos Gravures. - Trompé, mais Fidèle. Nouvelle. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Du Système dramatique des Indiens. - Quelle est la Plante la plus utile à l'Homme? - Il faut être „Deux.” Fantaisie. - Marchand contre Marchand. Roman de Mœurs.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 40.

— 9^e ANNÉE. —

9 Août 1879

NOS GRAVURES.

UN POSTE AVANCÉ.

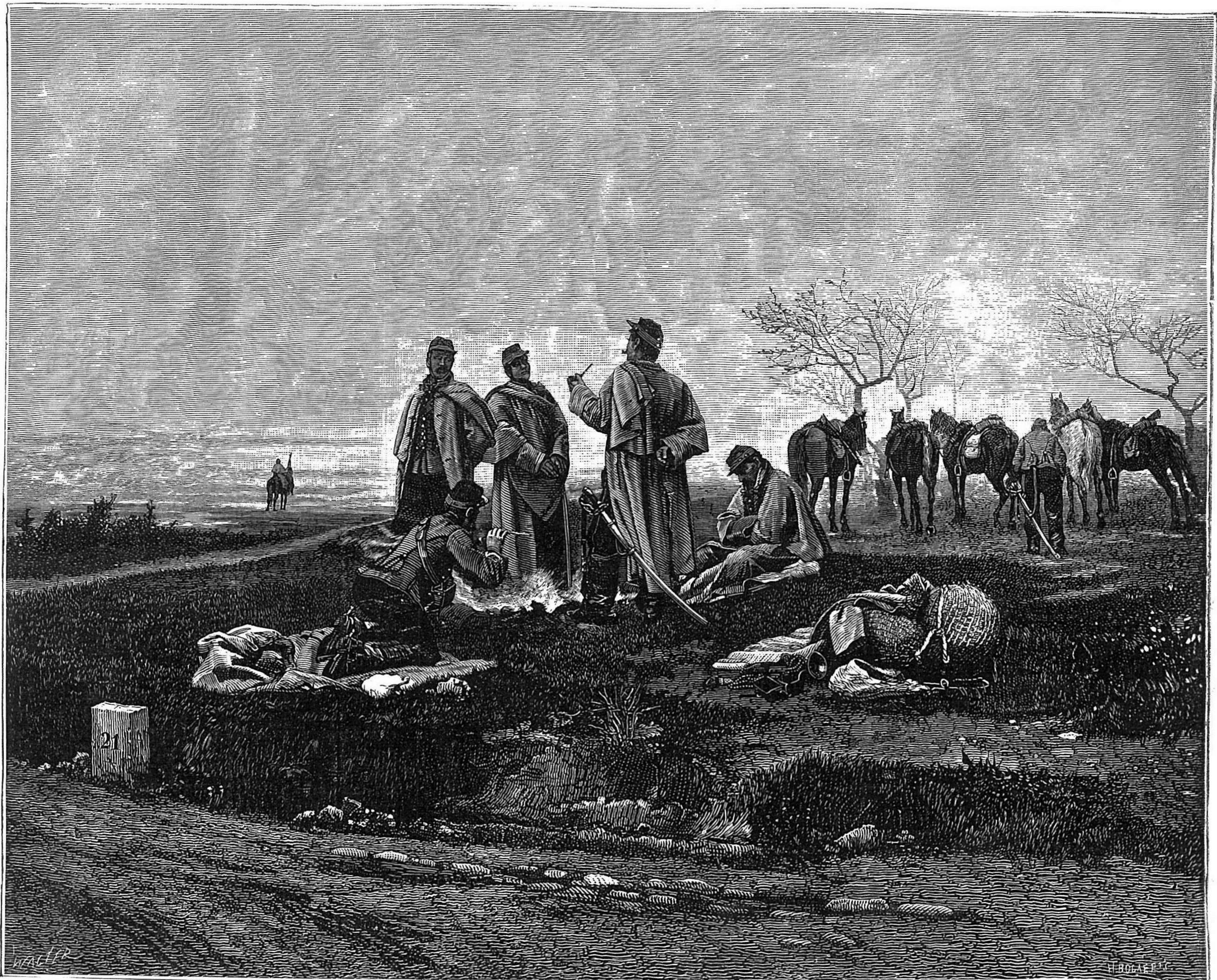
Nous sommes en Algérie, pendant la dernière révolte des Arabes. L'ennemi a fait son apparition dans le lointain; demain, aux premières lueurs de l'aurore, les deux armées seront en

présence, et le carnage couvrira la plaine de milliers de cadavres.

Comme on redoute une surprise pendant la nuit, on a placé un poste avancé, sur le bord de la route. Six vigoureux chasseurs ont été désignés pour ce poste; autour du feu qui brûle, ils causent et fument; un seul, cédant à la fatigue, dort d'un paisible sommeil, sans songer peut-être aux horreurs du lendemain; un autre est occupé à servir la ration aux chevaux. Le brigadier, vieux troupiier, qui a déjà senti

plus d'une fois l'odeur de la poudre et entendu le tonnerre du canon sur le champ de bataille, raconte à ses jeunes compagnons ses hauts faits d'armes; et pour exciter leur ardeur guerrière, il leur fait une description enthousiaste des horribles et sanglantes beautés d'un combat.

Tandis que le vieux brigadier donne ainsi libre cours à sa verve belliqueuse, une vedette, le mousquet au poing, interroge l'immense horizon, qui s'étend devant elle, prête à donner l'alarme au moindre bruit.



UN POSTE AVANCÉ, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. BERNE-BELLECOUR.

UN SOURIRE A TRAVERS LES LARMES.

Le sombre costume noir dont est revêtue cette jeune femme, et cet air de mélancolie répandu sur ses traits, nous font deviner que la mort vient de lui ravir le compagnon de sa vie et le père de ses enfants.

Elle a fui le mouvement et l'animation de la ville pour s'adonner toute entière, dans la solitude et le calme de la campagne, au souvenir et au regret de celui qui lui fut si cher.

Elle aime à visiter ces lieux enchantés, qu'elle parcourait, il y a quelques semaines à peine, au bras de son époux, toute au bonheur du présent, et sans inquiétude pour l'avenir. Et maintenant elle vient seule, avec ses enfants, s'asseoir sur ce banc de verdure, où son mari se plaisait à passer de longues heures dans l'étude et la méditation.

La tristesse et le deuil de la veuve forment un frappant contraste avec la gaieté et la joie de ses jeunes enfants, pour lesquels le passé est bien vite oublié et qui ne connaissent que les plaisirs et les chagrins du moment.

La fillette est allée deçà delà cueillir des pâquerettes et rit des efforts que fait son petit frère pour s'emparer des fleurs; la mère, à travers ses larmes, sait encore sourire à leurs jeux enfantins, et porte de longs et mélancoliques regards sur sa fille, dont les traits sans doute lui rappellent celui qui fut son père.

SUR LES DUNES DE SCHEVENINGUE.

Si les côtes planes et basses de la Hollande n'ont rien de pittoresque, elles ont cependant un attrait tout particulier pour beaucoup de touristes, qui recherchent l'aspect et les brises rafraîchissantes de la mer.

Le village de Scheveningue, non loin de la Haye, est un endroit très-agréable pendant l'été; c'est là que M. Blommers a trouvé le sujet charmant que nous reproduisons.

Une fillette porte sa petite sœur à travers les dunes; l'eau lui monte jusqu'aux chevilles, pendant qu'elle se hâte d'aller rejoindre l'autre enfant, assise sur le monticule voisin. L'attitude de notre petite héroïne est vigoureuse et gracieuse à la fois; elle a un air de courage et de résolution digne d'une fille de pêcheur hollandais. La physionomie de l'enfant est expressive et respire l'amabilité et la gentillesse; cependant elle ne peut se défendre d'un sentiment de terreur à la vue de la marée montante. Comme elle sera heureuse de rejoindre sa compagne à l'autre rive et de se trouver sur la terre ferme!

HISTOIRE NATURELLE.

GRAPPE DE FRUITS DE L'HOVENIA DULCIS.

Il s'agit ici d'un arbre qui croît en Chine et au Japon; il porte des feuilles d'un vert pâle, à nervures saillantes, et des fruits à trois loges et de la grosseur d'un pois. Chacun de ces petits fruits est supporté par un pédicelle, grêle vers son extrémité inférieure, mais dont la base se renfle au fur et à mesure de la maturation; et, au lieu, phénomène extraordinaire, que le fruit devienne pulpeux, comme sont nos fruits à noyau, c'est la queue de ce fruit qui est charnue et succulente. Il a la saveur de la poire, et, séché, il rappelle assez nos raisins secs. Il sert à guérir les asthmes et passe pour avoir le privilège de dissiper l'ivresse.

TROMPÉ, MAIS FIDÈLE.

Nouvelle. (1)

I.

Au pied d'une verdoyante colline des Flandres, laquelle, dès les premiers souffles du printemps, se couvre des prémices d'une abondante moisson, s'étale pittoresquement un joli petit village,

(1) Reproduction interdite.

dont les maisonnettes, blanchies à la chaux, et respirant un air de propreté peu commune, entourent, comme d'une virginale ceinture, la vieille église paroissiale.

Non loin de là, un peu à l'écart, se dresse, avec ses girouettes argentées, une petite maison de campagne, coquettement bâtie, que les villageois, dans leur fierté naïve et féodale, décorent du nom passablement prétentieux de „château.”

Des bosquets touffus où les oiseaux en foule abritent leurs nids; des fleurs de toutes nuances, arrangées en parterres tracés avec goût; une grille en fer aux pointes nouvellement redorées, dénotent chez les habitants de ce charmant séjour, une grande aisance et un rang social assez élevé.

A quelques centaines de mètres de ce château se dessine, à travers la prairie, un petit chemin tortueux, bordé des deux côtés d'un fossé assez profond, où les nénuphars sur leur tige mobile, les calamus odoriférants et les hautes herbes se balancent mollement au gré des vents.

En arrivant au bout du sentier, on voyait, à l'époque où commence ce récit, une maison bâtie en briques d'un rouge éclatant, ce qui était rare alors dans les campagnes flamandes. Le peintre du village avait dû éprouver un mouvement de légitime orgueil, quand, après bien des journées d'un labeur pénible, il avait achevé de barioler la maison de la vieille Gertrude. Il avait dû à coup sûr s'extasier devant l'effet des volets verts tranchant sur ces briques écarlates, des croisées blanches encadrant ces vitres d'une teinte des plus douteuses; de ces vergetures de toutes formes qui s'étaient étalées sur les murailles et qui ressemblaient plus à des langues de feu ou à des serpents contournés qu'à des marbrures véritables.

De nombreux arbres fruitiers entouraient la maisonnette de leur ombre bienfaisante; un épais gazon, émaillé de pâquerettes, complétait ce rustique tableau, qui certes eût tenté le pinceau de l'immortel Corot.

Dans cette maison habitait une femme sur le déclin de l'âge, à laquelle tout le monde donnait le nom vénéré de „mère Gertrude.”

Elle était aimée et respectée de tous les villageois, à cause de son affabilité et de sa bonté exquise pour les uns, de sa charité sans bornes pour les autres. C'est que nul ne pratiquait mieux qu'elle ce précepte sublime du Christ: Aimez votre prochain comme vous-même; et cet autre: Si vous n'avez qu'une croûte de pain, partagez-la avec ceux qui n'ont rien!...

En effet, quoiqu'elle fût loin d'être riche, son inépuisable charité lui permettait toujours de soulager quelque misère inconnue et de sécher des larmes que l'on eût cachées à des yeux moins discrets que les siens.

Par une fraîche soirée du mois de mai de l'année 1822, la mère Gertrude, assise au coin de l'âtre, songeait à secourir une nouvelle infortune. La nature s'était dépouillée depuis longtemps déjà de son manteau de neige et de glace, et s'était parée de ses plus séduisants atours. Les douces senteurs de mille fleurs printanières embaumaient l'air du soir. Les champs se couvraient de moissons aux plus brillantes promesses; les oiseaux modulaient doucement dans l'herbe et les bosquets; les cris perçants et joyeux de quelques enfants qui jouaient devant la maisonnette, s'unissaient étrangement au long gazouillement des hirondelles qui avaient bâti leurs nids sous ce toit tutélaire.

Depuis quelques instants, la mère Gertrude épiait les jeunes joueurs. Soudain la porte s'ouvrit, et d'une voix moitié tendre, moitié sévère:

— Alfred, Alfred, petit étourdi, ne cours pas si vite! dit-elle. Voyons, ne peux-tu pas crier moins fort?... Tu ne m'écoutes pas.... tu vas faire tomber Léonie.

— Non, non, grand'mère, lui répondit un petit garçon de dix ans, aux joues roses et rebondies, au front ruisselant de sueur; sois tranquille. Nous jouons à cache-cache, et nous avons tant de plaisir!

Et, sautillant de joie, il se mit de nouveau à la poursuite de Léonie et de sa sœur Marie.

— Enfants, enfants, ne soyez pas si turbulents, reprit la vieille Gertrude, heureuse en son cœur, mais craignant toujours dans sa bonté maternelle qu'il leur survînt quelque malheur.

Les enfants jouèrent quelque temps encore. Enfin, épuisés de fatigue, eux pourtant si infatigables, et la figure rouge de plaisir, ils entrèrent dans la petite maison.

— Grand'mère, que c'est donc amusant de jouer à cache-cache! fit le petit Alfred en tirant étourdiment le tablier bleu de la vieille femme; Léonie n'a pas su me trouver une seule fois aujourd'hui.

— Et nous, mère Gertrude, nous lui avons gagné trois gages! s'écria la petite Léonie, en étalant sur ses genoux un mouchoir, une toupie et une petite bourse à billes.

— Bien, mes enfants, c'en est assez pour aujourd'hui, reprit la vieille Gertrude, en s'adressant à Léonie. Demain, Alfred et Marie iront jouer chez toi, mignonne. Et maintenant, ajouta-t-elle, en l'embrassant tendrement et en passant doucement ses doigts amaigris dans sa blonde chevelure, Alfred va te reconduire, car tes parents pourraient s'inquiéter de ta longue absence.

— Oui, oui, viens, Alfred, viens vite! s'écria la petite fille; bonsoir, mère Gertrude.

Et les voilà bientôt tous deux suivant, la main dans la main, le petit sentier qui conduisait à la maison de campagne.

Pendant quelques instants, la vieille Gertrude les regarda d'un air joyeux, mais soudain une larme brilla dans son œil, et roula comme une perle sur ses joues desséchées.

— Pauvre orphelin, soupira-t-elle, comme il est heureux... Il ne connaît pas son malheur. Il est si jeune encore, et l'adversité a déjà failli briser cette frêle existence. Sans père pour le garder, sans mère pour l'aimer! Sans mère?... mon Dieu que dis-je. Non, sa mère, n'est-ce pas moi? Je saurai aimer et garder ces pauvres enfants que, sur son lit de mort, ma fille m'a recommandés au milieu des douleurs et des larmes de l'agonie.

Alors, songeant douloureusement à ceux qui n'étaient plus, elle embrassa la petite Marie qui déjà sommeillait doucement sur ses genoux, et qui tressaillit légèrement sous le baiser de protection et d'amour de celle qui, au seuil de la tombe, redevenait mère par affection et par devoir. Les yeux fixés sur cette frêle et innocente créature, Gertrude pensa au sort des deux orphelins qui seraient peut-être bientôt abandonnés, seuls, sans force, à toutes les misères humaines, au milieu des passions d'un monde corrompu!... Elle songea à leur avenir et à ses mystères!... Elle trembla devant l'énigme insondable de la vie, et, soupirant: „Pauvres enfants!... pauvres enfants!...” murmura-t-elle, tandis que les ombres de la nuit enveloppaient lentement de ténèbres la chambre de la pauvre femme.

II.

Plusieurs années se sont rapidement écoulées, et le petit Alfred est devenu un grand garçon de près de quatorze ans. Léonie a quelques mois de moins. Elle et lui jouent encore souvent ensemble, plus rarement, il est vrai, car, à cet âge, chaque jour apporte ses obligations et ses devoirs; mais, dans leurs jeux, ils mettent encore le même entrain et la même gaieté qu'autrefois. Ils s'aiment comme frère et sœur. Chaque matin, dans la saison des fleurs, Alfred cueille les plus belles roses du jardinet de la vieille Gertrude, et, au réveil de la petite Léonie, un frais bouquet l'attend sur sa table et l'enivre de ses plus suaves parfums. Alors la fillette, allant vers Alfred qui l'attend dans le jardin, lui dit doucement: „Merci!...” Et lui, tout heureux, se répète mille fois à lui-même ce mot de la plus pure et de la plus naïve amitié.

Ce n'était pas sans un sentiment de vive tristesse, caché soigneusement dans le plus profond de son cœur, que la vieille Gertrude voyait naître et grandir de jour en jour cette tendresse réciproque des deux enfants. Elle savait bien que, pour le moment, rien n'était à craindre, car ni l'un ni l'autre ne pouvait

encore comprendre ni définir le sentiment qui naissait en eux. Mais elle, qui connaissait la vie et les secrets du cœur humain, elle qui avait lutté contre ses flots orageux, elle qui avait peut-être aussi enduré de cruelles souffrances, elle craignait et tremblait pour l'avenir.

— Alfred, mon pauvre enfant, que deviendras-tu? disait-elle souvent, quand elle voyait l'enfant revenir tout joyeux de l'école du village, que deviendras-tu? Nous sommes si pauvres, et bientôt je devrai te mettre au collège. L'instituteur m'a dit hier encore: „Gertrude, ce garçon doit être poussé; il a une rare intelligence, un cœur exquis, il parviendra!... Mais comment subvenir à tous ces frais?... Si le vieil oncle d'Alfred, qui habite l'Allemagne, voulait, selon sa promesse d'autrefois, se charger de son éducation?... Depuis longtemps, je lui ai fait écrire pour lui rappeler sa parole; il ne m'a pas encore répondu. Sans cela, tout l'héritage des enfants y passerait, et Dieu sait combien il nous manquerait encore.

Quant aux parents de Léonie, ils n'avaient rien trouvé d'anormal dans la mutuelle affection des deux enfants. Et même, depuis un temps immémorial, une certaine intimité avait toujours régné entre les habitants de la maison de campagne et ceux de la maison verte. Aussi n'y prirent-ils point garde. — Par une négligence déplorable, impardonnable, certains parents doivent briser plus tard ce qui s'est uni petit à petit, et arracher violemment des cœurs une affection née sous leurs yeux et favorisée pour ainsi dire par leur silence. S'ils étaient plus clairvoyants et plus fermes, ils éviteraient bien des malheurs, bien des souffrances, et épargneraient à des êtres qui leur sont chers, bien des blessures que le temps, ce grand médecin, a souvent tant de peine à guérir.

Le dernier dimanche du mois de septembre était le jour de la kermesse; tout le village était en fête. Les habitants avaient mis leurs meilleurs habits. Les cris joyeux des enfants, la branche verte que de loin on voyait sur le sommet de la vieille tour, tout disait au plus indifférent: „Amusez-vous, c'est aujourd'hui la kermesse du village.”

Alfred, qui, selon sa coutume, était venu assister avec sa sœur et la vieille Gertrude à la petite fête que l'on donnait tous les ans dans le jardin de la maison de campagne, Alfred seul, au milieu de cette joie, de cette animation générale, était triste. De temps en temps une larme perlait dans son œil bleu; son rire franc et joyeux d'autrefois avait quelque chose de contraint; son ardeur infatigable pour le jeu semblait même l'avoir soudainement abandonné.

— Que vous êtes de mauvaise humeur aujourd'hui, Alfred, lui avait déjà dit plusieurs fois l'espiègle Léonie, après avoir employé en vain tous ces petits moyens qui lui réussissaient si facilement autrefois pour lui rendre sa gaieté. Qu'avez-vous donc? ajouta-t-elle d'un ton un peu ironique; on dirait que notre grand garçon va pleurer.

— Ne riez donc pas de ma tristesse, reprit-il avec des larmes dans la voix; je vous ai dit, il y a quelque temps, que je devrais me rendre bientôt au collège, pour me créer un avenir, comme le dit ma grand-mère. Eh bien, mon oncle d'Allemagne vient de lui écrire qu'il prendrait soin de mon éducation, et vous pouvez comprendre, Léonie, combien elle est contente.

— Et quand partez-vous? demanda la jeune fille d'un ton anxieux.

— Demain déjà... Je dois vous quitter pour six ans! Six longues années, Léonie, et sans vous voir!... Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis triste?

Et la pauvre petite ne riait plus. Un air de compassion se peignait sur son frais et doux visage. Elle sentait se réveiller dans son âme cette sensation exquise, cette douce commiseration qui révèle déjà la femme.

Elle lui prit tendrement la main et lui dit, en s'efforçant de sourire :

— Voyons, Alfred, ne soyez pas si triste; la mère Gertrude ne nous séparera pas; je lui

dirai que cela vous fait de la peine de me quitter, et je suis certaine qu'elle vous laissera ici.

— Il faut que je parte, Léonie, dit le jeune garçon avec feu, il faut que je me fasse un avenir. La séparation est dure, je le sais; là-bas, je serai seul, hélas! bien seul... Mais, dites-moi, Léonie, penserez-vous quelquefois à votre frère Alfred?

— Oui, reprit tristement l'enfant. Voyez-vous, là-bas, ce rosier que vous avez planté l'an dernier pour moi?... Chaque matin je l'arroserai, en pensant à vous.

— Et cette petite croix, reprit le jeune homme, que vous m'avez donnée cette année, le jour de votre fête, ne me quittera jamais.

C'était la première fois de sa vie qu'Alfred souffrait. Bien souvent, il est vrai, il s'était demandé pourquoi, comme les autres enfants, il n'avait pas un père qui l'aimât, une mère qui l'embrassât au réveil. Souvent, avec surprise, dans le silence et la solitude, il avait interrogé son cœur, qui, hélas! pas plus que la vieille Gertrude, n'avait pu lui répondre que par un soupir.

Quand Alfred faisait ces tristes questions à sa grand-mère, elle lui répondait par un baiser, en lui montrant le ciel; et l'enfant insoucieux s'en allait, si pas gai comme avant, du moins toujours consolé.

Maintenant, au contraire, lui qui n'avait jamais porté ses pas plus loin que les limites de son village; lui, qui avait toujours vécu entouré de soins et de tendresse, si jeune qu'il fût, il sentait tout ce que la séparation et l'éloignement allait avoir de triste, à cet âge où l'affection est un besoin.

C'était la première épreuve. Hélas! ce n'était que l'avant-goût des souffrances qu'il devait endurer plus tard. Mais n'anticipons pas.

Le lendemain, à la pointe du jour, une lourde diligence roulait péniblement sur la route mal pavée qui passait devant la maison de campagne. Une jolie fillette se trouvait rêveuse et triste à l'une des fenêtres donnant sur la route. A son œil rougi on pouvait facilement deviner qu'elle avait pleuré. Soudain elle leva les yeux; le roulement du véhicule avait frappé ses oreilles. La diligence passa sur la route. Un mouchoir blanc s'agita à la portière.

La voiture disparut lentement. Le bruit des roues s'éteignit dans le lointain, et la pauvre enfant resta là, l'œil fixé sur le chemin désert. Tout-à-coup, la clochette du château la tira de sa rêverie. Elle essuya furtivement une larme, en soupirant :

— Il est parti!

(A continuer.)

D^r C. PARET.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Les personnes qui veulent bien digérer doivent avant tout se pénétrer de cette vérité: c'est que, dans la vie ordinaire et avec l'alimentation journalière habituelle, on se trouve, pendant toute la durée de la digestion d'un repas, sous l'influence bonne ou mauvaise des idées qui ont occupé l'esprit pendant que l'on prenait ce repas.

Aussi, selon que l'on s'est mis à table avec des idées riantes ou des réflexions tristes, une impression bonne ou mauvaise persévère presque toujours jusqu'au repas suivant.

Il est donc d'une importance réelle, lorsqu'on va se livrer à l'acte de la nutrition, de mettre de côté toutes les pensées qui se lient aux choses trop sérieuses, aux ennuis et aux petites misères de la vie. Il faut consigner les fâcheux, congédier les ennuyeux et n'admettre près de soi que des personnes gaies. Il faut surtout éviter de se mettre en colère.

Si l'on prend ses repas en compagnie, il est essentiel de ne s'occuper que de sujets agréables. Il sera toujours prudent de s'abstenir de soulever des questions politiques, des controverses religieuses, ou de s'occuper d'autres sujets sur lesquels généralement on n'est jamais d'accord, — car l'humeur que l'on emporte de ces discussions influence défavorablement, pendant plusieurs heures, ceux qui s'y livrent.

Après le repas, c'est différent; l'influence n'est plus directe.

On a dit souvent que lire durant les repas, est nuisible; mais c'est bien préférable à une conversation, même agréable, où l'on discute. Pendant qu'on lit, la mastication et la déglutition des aliments s'accomplissent mécaniquement, tranquillement, méthodiquement. Si, au contraire, l'on s'engage dans des conversations controversées, il arrive souvent que pour être à temps à une réplique, l'on avale les morceaux à peine mâchés, d'où un excès de travail pour l'estomac, obligé ainsi de suppléer aux fonctions de la mâchoire.

ÉLOY.

DU SYSTÈME DRAMATIQUE DES INDIENS.

Ce titre ne surprendra pas ceux de nos lecteurs qui savent que l'Inde possède une littérature également curieuse par sa haute antiquité et par la beauté de ses productions; littérature écrite dans une langue morte plus parfaite et plus riche que la grecque et la latine, avec lesquelles elle présentait, du reste, dans ses racines et dans ses formes grammaticales, une analogie qui semblerait démontrer que toutes les trois dérivent d'une source commune.

Lorsque, il n'y a pas un demi-siècle, parut la traduction du drame de Sakountala, par sir W. Jones, il n'y eut qu'un cri d'admiration sur cette charmante pastorale, dont la naïveté grandiose, la noble et touchante élégance rappelaient sans trop de désavantage les plus heureuses inspirations de la muse grecque.

Depuis cette époque, la langue et la littérature sanscrites ont été étudiées; d'importants travaux ont été faits sur l'une et sur l'autre; on a su que l'Inde avait ses Homère, comme ses Sophocle et ses Euripide, et que tous les genres avaient été cultivés sur les bords du Gange, depuis l'épopée jusqu'au madrigal.

* * *

Dans l'Inde, comme dans la Grèce, l'art dramatique fut dans l'origine intimement lié à la religion, et les premières représentations théâtrales furent des solennités religieuses. C'est ce que démontrerait assez, à défaut d'autres preuves, l'origine mythologique attribuée au drame indien.

Ainsi les préceptes de l'art dramatique, tirés des Védas (livres sacrés de l'Inde) par le dieu Brahma, auraient été révélés par lui à un sage inspiré, nommé Bharata; et ses premières pièces auraient été représentées dans le ciel par des génies et des nymphes; c'est de là que le drame descendit sur la terre.

D'autres lui donnent une origine différente, et qui n'est pas moins curieuse. Le dieu-singe Hanouman, personnage fort célèbre dans la mythologie indienne, grava sur des rochers le premier drame, consacré aux exploits de son ami Rama, roi d'Ayodhya, et aux siens propres.

Le grand poète Valmiki, auteur d'une épopée sur le même sujet, lut l'ouvrage d'Hanouman, et sentant l'infériorité du sien, il voulut l'ensevelir dans l'oubli. Le généreux singe, oubliant son amour-propre d'auteur, permit à Valmiki de jeter dans la mer les vers qui lui causaient tant de peine. Ils y restèrent longtemps ensevelis, et ce ne fut que sous le roi Bhodja, grand protecteur des lettres, vers le onzième siècle de l'ère chrétienne, que des compilateurs prétendirent en avoir retrouvé des fragments.

Quoi qu'il en soit, à quelque haute antiquité qu'il remonte, l'art dramatique fut porté à sa perfection sous le roi Vicramaditya. Ce prince donna aux sciences et aux lettres la plus éclatante protection. Neuf hommes de génie, communément appelés les „neuf perles,” demeurèrent à sa cour et étaient entretenus par lui avec magnificence. Parmi ces hommes choisis, le plus illustre était Calidasa, auteur de „Sakountala.” Ce monarque indien vivait vers le milieu du siècle qui a précédé notre ère. Il était presque contemporain d'Auguste. — N'est-

il pas remarquable que ce siècle ait été pour l'Inde, comme pour Rome, l'âge d'or de la littérature ?

* *

Chez les Indiens, comme chez tous les peuples,

la poésie, après ses jours de splendeur, eut ses temps de décadence. C'est alors que se font les poétiques. Quand les peuples ne sont plus capables de créer, ils dissèquent, ils analysent les créations de leurs devanciers; ils en tirent des règles et des systèmes. On fit dans l'Inde

beaucoup de traités de littérature, et particulièrement de littérature dramatique.

Parmi ces traités l'un des plus fameux, attribué au roi Bhodja, renferme un précis très-curieux de système dramatique des Indiens.

Le théâtre indien peut, sous quelques rap-



UN SOURIRE A TRAVERS LES LARMES.

ports, être classé dans ce qu'on appelle le genre romantique; car les unités n'y sont pas observées, le comique et le tragique sont mêlés ensemble, à tel point que, lorsque „Sakountala” parut, quelques personnes ne crurent pas à la fidélité de la traduction, et soupçonnèrent W. Jones de s'être laissé influencer par son amour pour Shakespeare.

Si toutefois le genre romantique est celui qui n'a de règle que le caprice des auteurs, rien n'en est plus éloigné que la poétique indienne; car il n'y en a aucune où les prescriptions soient plus détaillées et plus minutieuses, où l'on puisse se permettre moins de licence.

* *

Les écrits dramatiques ou „roupakas” sont divisés en deux classes, dont l'une a cinq subdivisions, l'autre dix-huit. Il est à remarquer que notre division fondamentale de tragédie et de comédie n'entre point dans ces classifications.

La pièce par excellence est le „nataka;” il doit avoir pour sujet un fait célèbre et important; les

uns disent qu'il doit être emprunté à la mythologie ou à l'histoire, d'autres que la fable peut être imaginaire ou mixte, comme dans la tragédie grecque; le personnage principal doit être un héros, un demi-dieu ou un dieu. L'action, ou

à proprement parler la passion, doit être une, comme l'amour ou l'héroïsme: la pièce ne doit pas avoir moins de cinq actes, ni plus de dix.

Dans beaucoup de ses règles, la „nataka”

présente une analogie évidente avec la tragédie grecque; mais il y a aussi des différences qui méritent d'être notées: l'unité d'action, la seule essentielle, est reconnue et prescrite. Il n'est pas question de l'unité de lieu; car il est pro-



SUR LES DUNES DE SCHEVENINGUE, D'APRÈS M. P. BLOMMERS.

bable qu'il n'y avait pas de décorations, et l'imagination du spectateur pouvait tout aussi bien se figurer une forêt qu'un palais. Quant à l'unité de temps, la durée d'un acte, suivant la plus ancienne autorité, ne doit pas excéder

un jour; d'autres l'étendent à quelques jours, ou même à une année.

* *
*

Il y a dans le théâtre indien de cu-

rieuses prohibitions. Ainsi, le dénouement ne peut jamais être malheureux, et il n'est permis en aucune manière d'ensanglanter la scène. Le respect pour le décorum est poussé encore bien plus loin: les provocations, les impréca-

tions, la peinture des grandes calamités nationales, sont interdites: la vue d'un homme envoyé en exil ou subissant une dégradation honteuse ne serait pas soufferte; il est défendu également de mordre sur la scène, de cracher, d'embrasser, de manger, de dormir, de se baigner, de se frotter le corps de parfums, etc., etc.

Les écrivains dramatiques, surtout ceux d'une date moderne, ont souvent transgressé ces préceptes, mais, en général, la conduite de ce qu'on peut appeler le drame classique, est pleine de noblesse et de dignité.

Une pièce indienne commence toujours par une introduction qui fait connaître à l'auditoire l'auteur, les acteurs et les événements antérieurs. Les interlocuteurs sont ordinairement le directeur et un acteur ou une actrice de la troupe. Les premières paroles de ce prologue sont une prière ou bénédiction, appelée „nandi,” où l'on invoque la protection de quelque divinité en faveur de l'assemblée. La pièce se termine comme elle a commencé, par un nandi qui se trouve toujours dans la bouche du principal personnage.

* *

On ne peut se faire une idée de la fureur d'analyses et de classifications techniques qui caractérisaient les Aristotes et les Boileaux de l'Inde. Ils ont découvert qu'il y avait cinq éléments, ni plus ni moins, dans une action dramatique; son but ou son objet s'accomplit sous cinq conditions: il y a pour y arriver cinq combinaisons d'incidents.

Ces divisions renferment soixante-quatre subdivisions, appelées „angas” (membres), dont le détail est fait pour épuiser la patience de tout autre qu'un Indien.

Il y a quarante-huit caractères classiques de héros, et ces caractères peuvent être subdivisés en cent quarante variétés: il y a à peu près autant de types pour les héroïnes.

On a classé en divisions et subdivisions jusqu'aux sentiments qu'exprime l'auteur et ceux dont l'âme du spectateur est affectée.

On cite des exemples qui annoncent un goût de subtilité métaphysique dont les rhéteurs et les sophistes des derniers temps de la Grèce sont restés bien loin.

Il est bien heureux pour les Calidasa, les Bhavabouti, les grands poètes dramatiques de l'Inde, d'être venus avant le temps où toutes les règles furent imaginées; car s'ils avaient voulu s'y assujettir, elles auraient suffi pour étouffer leur génie. Mais ces codes littéraires, pleins de puérités difficiles, ne prennent naissance que lorsque le génie poétique est éteint, et ils sont peut-être le symptôme le moins équivoque de décadence. Il fallait toutefois que les auteurs Indiens eussent employé beaucoup d'art dans l'arrangement de leurs fables, pour qu'on pût en tirer des théories aussi compliquées et aussi minutieuses.

G.

QUELLE EST LA PLANTE LA PLUS UTILE A L'HOMME?

A cette question, une légende orientale répond d'une façon vraiment charmante:

Un jour, un des trois membres de la trinité indienne, Wichnou, le grand conservateur de toutes choses, d'après les Brahmes, fit venir son fils, et lui dit:

— Mon fils, la terre me doit des hommes, des animaux, des plantes de toutes sortes. Je récompense les hommes quand ils ont bien fait, et je leur donne une place à mes côtés. J'ai reçu aussi dans mon ciel des animaux, tels que la colombe, emblème de pureté et de fidélité, le bœuf, qui représente le travail patient et solide; l'aigle, l'image du courage et de la fierté, et je n'ai pas encore pensé à appeler près de moi une seule plante de la terre. C'est injuste, car il en est de très-bienfaisantes. Je veux dès aujourd'hui que tu les fasses venir, et que chacune d'elles me dise ses qualités, afin que je donne à la plus méritante une place parmi nos élus.

* *

Un instant après, la foule des fleurs se présentait devant le trône divin.

La rose orgueilleuse se montra la première: — Je suis la rose, dit-elle, j'ai la beauté et le parfum

— Beauté n'est pas utilité, dit Wichnou.

Voyant la réponse faite à leur reine, aucune autre fleur de jardin n'osa se présenter.

Vinrent les haricots, les petits-pois et tous les légumes.

— Nous sommes utiles, dirent-ils.

— C'est vrai, mais vous êtes gourmands et altérés; il vous faut trop de fumier et trop d'arrosements; vous coûtez trop.

* *

Ce furent alors les melons, les citrouilles, les courges, les concombres, qui firent majestueusement leur entrée.

Un cornichon prit la parole, mais il fut si bête que le dieu des Indiens ne l'écouta seulement pas.

Vinrent ensuite les choux de toutes espèces: choux-fleurs, choux de Milan, choux verts, choux colzas, jusqu'aux petits choux de Bruxelles. Ils paraissaient modestes et furent bien reçus.

— Je reconnais vos qualités, dit le Dieu; les hommes vous doivent l'huile, et il en est parmi vous qui le nourrissent, et d'autres qui nourrissent ses bêtes; vous avez là de précieuses vertus et je vous en tiendrai compte.

Ensuite accoururent l'oignon, l'ail, les ciboules et les ciboulettes.

— Mesdemoiselles, dit Wichnou en fronçant le sourcil, l'homme est déjà bien assez gourmand comme cela, sans que vous ayez besoin de le pousser à la mangeaille. Suivez mon conseil, soyez modestes.

* *

Alors ce fut le froment qui apparut:

— Je suis le blé, dit-il, c'est-à-dire, le pain, le soutien de l'homme. Sans moi, il ne vivrait pas.

— Eh! mon petit, s'écria la pomme de terre, ne soyez pas si vaniteux; je peux le nourrir comme vous, et je lui coûte moins cher.

— Taisez-vous donc, riposta la vigne, tout empanachée; ce qui le fait vivre, c'est mon jus bienfaisant; il lui donne la chaleur et l'esprit.

— Et il l'enivre, reprirent les autres.

Une dispute s'engagea; Wichnou, en colère, renvoya dos à dos les trois plantes orgueilleuses.

* *

Alors un bouquet d'herbes s'approcha timidement.

— O mon maître, mon seigneur, dit-il, je suis l'herbe des prés; je ne réclame rien de l'homme pour pousser et grandir. C'est moi qui donne à son bétail le foin, c'est-à-dire le lait pour les vaches, la force et la vigueur pour les bœufs. De moi vient le fumier, le fumier fait le froment, et le froment nourrit l'homme.

Wichnou prit la petite plante en ses mains, et commanda à son fils de lui donner une bonne place dans son paradis.

Et le dieu des Indiens avait raison: des prés, des prés! c'est la richesse du paysan.

L. DE V,

IL FAUT ÊTRE „DEUX.”

Fantaisie.

Oh, le joli petit soulier que venait de terminer maître Foulard, le plus habile cordonnier que l'on eût pu trouver à dix lieues à la ronde! Ce chef-d'œuvre était la merveille de l'atelier. Il eût fallu un pied de fée, de Cendrillon, — tout au moins de Chinoise, — pour chausser une telle miniature! Soulier Louis XV, fièrement campé sur son talon; son satin rose avait des reflets de chatoyante beauté; son nœud portait avec dignité une boucle d'or jetée là au milieu d'un fouillis de rubans.

Tous les amis du créateur du soulier vinrent le féliciter.

— Foulard, il faudra envoyer cette merveille à l'Exposition de 1880, vous aurez la médaille.

— Foulard, votre soulier est digne d'habiller un pied de reine.

— Foulard, vous êtes un maître-homme dans votre art.

* *

Bref, les compliments ne tarissaient pas à l'atelier, et les autres chaussures, bottes vernies, bottines en cèdre, trépignaient du talon et jetaient un regard de dédain sur leur confrère-soulier, le fêté du jour.

— La jolie affaire! cria dans son coin une botte de chasse en cuir jaune; un déjeuner de soleil! Cela est gentil, mignon, mais je préfère ma solide robe de cuir à ce vêtement frivole. Après un cotillon, cela pourra aller à l'infirmerie.

— Dites au cimetière! riposta une bottine de nuance claire; ma foi, je n'ai pas la prétention de me croire en fer, mais je ferai, je le gage, de plus vieux os que cette mazette de satin.

— Tout pour les yeux! repartit une bonne paire de pantoufles, tout emmitouffée dans son feutre, ce qui lui donnait une voix très-sourde. Je me crois, sans fatuité, ajouta-t-elle, bien autrement utile que la pauvrete. Ce sera un papillon d'un soir. Ah, fragilité humaine et pédestre!

* *

— Foulard, vous devriez mettre cette beauté à l'étalage, vint dire un ami.

— Du coup, c'est trop fort! s'écrièrent bottes, bottines et pantoufles.

Le conseil n'était pas mauvais. Foulard se décida, et le soulier, en dépit du mécontentement de ses semblables, fit son entrée dans le monde. C'est alors seulement, que l'admiration arriva à son apogée: la foule ravie ou ébahie stationnait devant la vitrine du maître cordonnier.

— Oh, le joli soulier!

— Oh, la merveille!

Le soulier écoutait et voyait tout cela; il s'enflait d'orgueil.

Le soir, on alluma deux becs de gaz pour l'éclairer.

— Demain, se dit Foulard, je travaillerai à la confection de l'autre soulier. Demain, mon ami, je créerai ton frère jumeau.

Le soulier entendit cela.

— Quoi! dit-il, je ne serai quelque chose qu'à la condition d'être à deux? Ah! certes, non! Je veux vivre seul, vaincre seul, mourir seul.

Il s'endormit dans ses réflexions, premier pas sur le chemin de la „suffisance.”

Le lendemain, on vint le détrôner pour en faire une copie. Cela mit de fort mauvaise humeur le petit orgueilleux.

— Vous imaginez-vous que je vais poser? s'écria-t-il avec amertume.

Et tandis que Foulard et ses ouvriers quittaient l'atelier pour le repas de midi, le soulier (la porte était restée ouverte) prit la clef des champs. Et le voilà dans la rue, où il se mit à trotter le mieux du monde. Il faisait beau temps ce jour-là.

La promenade égaya singulièrement le fugitif; mais au bout de deux heures de marche, il fut si fatigué qu'il dut se reposer sous un banc des boulevards. On allumait déjà les réverbères, et le soulier rose se mit à trembler en songeant qu'il allait passer la nuit à la belle étoile.

— Hier, pensa-t-il, j'étais sur un piédestal, éclairé par deux becs de gaz, aujourd'hui me voilà sous un banc dans les ténèbres. Pourquoi me suis-je sauvé? Pourquoi n'ai-je pas consenti à avoir un frère?

Après avoir mainte fois soupiré, il continua à cheminer. De légères gouttelettes de pluie commençaient à mouiller les trottoirs. Quel malheur! pas de galoche, pas de parapluie; une ondée, et il était perdu!

* *

Fort heureusement, au même instant, la portecochère d'un grand hôtel du quartier Léopold s'ouvrit à deux battants pour permettre à un coupé de pénétrer à l'intérieur; le petit soulier se faufila discrètement entre les deux roues du véhicule. Il s'arrêta devant le perron, monta les escaliers revêtus d'un riche tapis. Il arriva ainsi au second étage, et s'introduisit dans une jolie chambre à coucher de jeune fille.

Sur le lit s'étalait une délicieuse robe de satin blanc, recouverte de tulle, parsemée de guirlandes de lilas blanc.

— Bon, me voici sauvé! exclama le soulier, je compléterai la toilette de bal.

— Qu'est-ce que ce soulier ? fit avec mépris la jeune fille, qui avait deux pieds.

Elle sonna sa femme de chambre.

— Vraiment, Mariette, êtes-vous folle ? Un soulier !...

— Mademoiselle, voici votre paire de souliers en satin blanc, assortie à votre toilette ; ce soulier rose m'est inconnu. Je me demande comment il est ici.

* *

L'élégante chaussure fut mise à la porte.

Une paire de bottes vernies, qui formait son vis-à-vis, riait à pleine semelle.

— Tiens, quel est celui-là ? Joli, vraiment, mais incomplet !

— Voulez-vous venir avec moi ? demanda ce soulier à la botte gauche.

— Un enlèvement ! exclama la droite ; attention, la petite ! J'ai le coude-pied bien exercé, je vous mettrai la botte au talon. A-t-on jamais entendu pareille chose ? La gamine ! Voilà deux mois que nous faisons bon ménage aux pieds de Monsieur le comte, et cette petite coquine voudrait nous divorcer, nous séparer, faire des œillades de satin à mon compagnon... Pas de ça, la belle ! filez au galop, sinon je....

Le soulier prit ses jambes à son cou, et dans la précipitation de sa fuite vint à rouler une vingtaine de marches jusqu'au premier étage.

Une bande de cinq ou six joyeux enfants le ramassèrent.

— Voilà un soulier de Noël ! crièrent-ils joyeusement.

La chaussure fut admirée, choyée ; on la coucha dans un coin de la cheminée. Elle eut chaud, mais la suie du tuyau du poêle lui gâta sa jolie robe rose.

A minuit, notre soulier se sentit lesté d'un rouleau de pièces d'or. Il était joliment fier, allez ! Il devenait coffre-fort.

* *

Les enfants se précipitèrent vers lui le lendemain ; on le fouilla, on le vida. Quels cris de joie, bon Dieu ! Mais à peine ces mignons se furent-ils emparés du trésor que le contenant fut abandonné.

Un domestique de l'hôtel s'appropriâ le joli soulier.

— Ce sera un cadeau, un modèle pour mon cousin, maître Foulard, pensa-t-il tout bas.

La chaussure retourna sous cette égide à son lieu de naissance, berceau de ses ancêtres.

Le cordonnier reconnut son œuvre ; il la sermonna, lui parla du danger qu'il y avait à courir ainsi le monde tout seul.

— Je ne le ferai plus, je vous le jure, affirma docilement le soulier ; je vous en prie, donnez-moi un frère !

— Il est trop tard, vous voilà tout souillé maintenant. Mourez isolé, l'ami. L'orgueil vous a tué, mais avant de rendre l'âme, écoutez le proverbe qui dit :

„On ne peut pas rester sur un pied ! Il faut être deux !

ERNESTINE VAN HASSELT.

MARCHAND CONTRE MARCHAND.

Roman de mœurs.

V.

Le lendemain matin, Franz fit à son ami une déclaration qui plongea celui-ci dans une stupéfaction profonde.

Il était, disait-il, décidé à s'établir marchand à Fehdingue !...

Maurice, réflexion faite, partit d'un grand éclat de rire, et traita la chose de plaisanterie ; mais l'autre protesta qu'il parlait très sérieusement.

— Incroyable ! s'écria Maurice. Comment, un jeune homme ardent, dont la poésie, la peinture, la musique ont occupé jusqu'ici tous les instants, peut-il concevoir la malheureuse pensée de se faire épicier dans une petite ville de province ?

— Pourquoi pas ? répliqua Franz. Ton brave père, qui m'a élevé, me destinait au commerce, et toute autre occupation n'était à ses yeux qu'un accessoire.

— Cependant, ces occupations faisaient ton bonheur, et tu n'avais que de l'aversion pour les affaires mercantiles.

— Oui, je trouvais rude et épineuse cette belle carrière que ton père m'avait ouverte, mais c'était pure folie de jeune homme. Est-il un mortel plus heureux qu'un marchand indépendant ? Plût à Dieu que tous les hommes méritassent les uns des autres, comme le marchand de ses concitoyens ! Il nous procure, à la minute, toutes les nécessités de la vie, qu'il faudrait avec une peine infinie réunir de bien loin, si l'on ne voulait tout-à-fait y renoncer.

— Bravo ! Ainsi, c'est par pure humanité que tu vas ouvrir boutique ?... Il n'y a pas douze heures que tu t'égayais au sujet des petits bourgeois de province, et te voilà tout à coup décidé à acquérir ici le droit de bourgeoisie. Ce caprice est, ma foi, inconcevable.

Franz, pour se soustraire une bonne fois aux remarques malicieuses et importunes de son ami, lui fit l'aveu suivant :

— Aussitôt que j'ai eu contemplé la demoiselle du château, dit-il, l'amour s'est glissé dans mon cœur, et voilà le vrai motif de ma résolution, qu'aucune plaisanterie ni aucun raisonnement ne pourront ébranler... Je sens que désormais mon bonheur dépend de la possession de cette ravissante personne, et j'ai l'heureux sentiment qu'elle me paiera de retour. Cependant, ce n'est pas l'affaire de quelques jours, et je ne me dissimule pas tous les obstacles que le caractère sombre du père et l'humeur chagrine de la duègne opposeront à nos entrevues ; c'est pourquoi je dois me préparer à filer longtemps le parfait amour et à en attendre le dénouement du temps et du destin. Jusque-là, le rôle de marchand est très-commode pour figurer décentement à Fehdingue ; car la réputation d'un aventurier oisif ne serait pas une fort bonne recommandation auprès du père et de la fille.

— Soit ! mais il faut t'attendre à soutenir un rude combat, dont l'issue sera toujours douteuse. D'abord, le bizarre habitant du vieux burg pourrait bien être un homme de qualité qui garde l'incognito, et ne serait pas d'humeur à se mésallier en donnant sa fille à un petit épicier provincial ; ensuite, Jonas, jaloux d'un commerce exclusif consolidé par les années, loin de souffrir un concurrent, s'efforcera de t'écraser.

— Tout cela ne m'effraye pas, dit Franz. Tu me connais, et quand je me suis mis quelque chose en tête....

— Oh ! fit Maurice, je sais que tu n'en démords pas. Aussi, je m'abstiendrai de combattre davantage ta résolution.

Alors ils s'occupèrent de l'établissement de Franz, dont la modique fortune consistait en une somme d'environ cinq mille florins, que lui avait léguée un bienfaiteur mort depuis peu, et père de son ami. Maurice, en qualité de fils unique et de riche héritier, s'offrit de lui compter sur-le-champ la somme qu'il n'avait pas encore touchée, et de lui prêter, sans intérêt, pareille somme, à l'effet de bien monter son magasin et de rivaliser, dans tous les articles courants, avec Jonas.

Franz accepta cette offre avec reconnaissance, après quoi ils descendirent chez l'hôte pour lui demander des conseils et l'indication d'une maison commode, propre à l'établissement qu'ils méditaient.

VI.

M. Fasmann était assis, comme à son ordinaire, ou plutôt cloué dans son fauteuil à bras ; mais il n'y tint plus dès le moment où il apprit que son vœu de la veille allait être exaucé.

Il sauta, avec un cri de joie, au cou du futur marchand, et lui dit :

— Cher jeune homme, quel service exigez-vous de moi ? Je vous procurerai des fonds et du crédit ; vous n'avez qu'à parler ; je ferai vingt lieues pour vous en courant, bien que je répugne à faire un pas.

Franz déclara qu'il n'avait besoin de rien, et demanda seulement quelle était la voie la plus courte pour obtenir une licence d'épicier et se procurer un local spacieux et commode.

— Rien de plus aisé que cela, répondit Fasmann : j'ai tout près d'ici une belle maison, digne d'un négociant. Soit que vous vouliez me l'acheter, ou la louer, vous l'aurez à très-bon

compte, et je vous réponds de la patente voulue ; car M. Noher, gouverneur de la ville, ne demandera pas mieux que de nous assister ; il est mon ami et mon compère. Voilà plus de deux mois qu'il cherche l'occasion de jouer quelque tour au vieux Jonas, qui a eu l'insolence de lui refuser sa fille aînée.

Fasmann offrit ensuite à l'aspirant épicier de le conduire sur-le-champ chez le fonctionnaire, quoiqu'il prévît bien que son apparition dans la rue frapperait d'étonnement toute la ville, qui serait tentée de la regarder comme le prélude du jugement dernier.

Devenu ingambe par l'envie de se venger, Fasmann se retira en sautant et gambadant pour passer un habit. Il ne revint que longtemps après, couvert d'une vieille redingote rapée.

Ils s'acheminèrent vers la rivière, car le haut dignitaire demeurait de l'autre côté.

— Voyez-vous, dit le propriétaire du „Paladin Noir” aux deux amis, c'est-là que vogue le „Vaisseau d'Or” au milieu des vagues de l'avidité, et vingt pas au-dessus, remarquez ce petit Mercure ailé servant d'enseigne à la boutique universelle.

Comme les jeunes gens portaient leurs regards de ce côté, le hasard voulut que Boulling, ayant à la bouche une grande pipe turque, s'avancât sur le seuil de la porte.

— Peste ! s'écria Fasmann, ne voilà-t-il pas le diable qui l'amène ici en embuscade !... Allons, qu'importe, il faut pourtant passer devant sa demeure.

Et notre aubergiste de se glisser, pour couvrir ses flancs, au milieu de ses compagnons, qui continuèrent de se porter en avant. Maurice, qui formait l'aile droite, avait le poste le plus périlleux ; car la voie étroite le rapprochait tellement du magasin d'épicerie, que Mercure pouvait le toucher de son caducée.

Cependant, ils n'y étaient pas encore que Jonas les aperçut et ouvrit de grands yeux. Il appela quelqu'un du fond de la boutique, se rengorgea, écarta bien les jambes, et, dans cette fière attitude, attendit nos gens au passage.

Par-dessus ses épaules, on voyait sortir d'une perruque, toute ébouriffée, une figure de sapa-jou dédaigneusement ricanante et grimaçante. C'était la tête d'un vieux chafouin, qui, étant accouru à l'appel de Jonas, s'était dressé sur ses ergots et observait avec curiosité ce qui se passait.

— Bonjour, marmota Fasmann en passant, dans l'intention pacifique de prévenir tout acte incongru de la part de Jonas.

Mais celui-ci, au lieu de lui rendre son salut, enveloppa sa face furibonde d'un nuage épais de fumée, lança, avec grand fracas, un énorme crachat dans la rue, et à peine Fasmann et ses compagnons avaient-ils dépassé d'un pied sa maison, qu'il poussa un épouvantable éclat de rire, en s'écriant :

— Voyez donc cette tonne ambulante ! Elle croit se rouler entre deux princes, et vous verrez qu'à la fin ce ne seront, tout au plus, que deux aigrefins.

Les jeunes gens se retournèrent lestement dans l'intention de punir cette insulte, mais l'aubergiste, les retenant par le bras, les poussa en avant et les exhorta à ne pas faire d'esclandre.

— Avançons, avançons, leur dit-il tout bas ; nous ne saurions faire assaut d'injures avec ce brutal ; il nous damerait le pion. D'ailleurs, nous sommes en train de nous venger plus terriblement qu'il ne pense.

Il s'éloignèrent donc.

Un instant après, ayant tourné la tête, ils aperçurent le nabot à la perruque qui les suivait à une distance assez respectueuse.

— Je me doutais bien, dit Fasmann, que M. Polycarpe épierait mes démarches. Ce vieux garçon de boutique est en tout bras droit de son maître ; et si Jonas était souverain, on pourrait nommer M. Polycarpe son premier ministre.

VII.

Les trois hommes trouvèrent M. Noher au milieu d'un tas de paperasses

— Apportez-vous bonheur ou malheur ? cria le gouverneur en se levant ; car, foi d'honnête homme, l'ami Fasmann ne s'est pas mis en course pour une vétille.

— Deviné juste! Merci, mon très-honoré compère, répondit l'aubergiste.

Il s'attendait à ce que le directeur, charmé, prit aussitôt la balle au bond; mais son attente fut trompée.

M. Noher se mit à arpenter sa chambre en répétant: „Hum! hum!“ prit du tabac à différentes reprises, s'arrêtant parfois pour réfléchir, les yeux fixés sur le plancher; puis il continua ses allées et venues en long et en large.

Fasmann et ses hôtes observaient en silence ce combat mental, et quand il eut duré quelques minutes, le magistrat dit d'un ton solennel:

— Messieurs, c'est un projet louable, bon, et, foi d'honnête homme, utile et profitable au bien public que d'ouvrir un magasin et une boutique de l'autre côté de la ville, qui souffre d'une grande pénurie; mais je vous avoue franchement que l'exécution en éprouvera des difficultés, lesquelles me semblent insurmontables. Oui, je crains que vous ne puissiez les vaincre. Vous savez, compère,

de quel bois se chauffe Boulling; l'intérêt est son dieu, et il ne souffre point de concurrent aux faveurs de cette divinité; tel a toujours été son caractère depuis que nous le connaissons, et il n'y dérogera pas en ce moment. Je vois une guerre prête à s'allumer, une guerre d'extermination, pendant laquelle, foi d'honnête homme je veux rester neutre. Tâchez, Monsieur, d'obtenir l'agrément du prince, pour vous établir marchand en cette ville. Je souhaite de grand cœur que vous réussissiez. Je vous prie seulement de ne point exiger de moi un appui qui compromettrait mon impartialité et mon devoir de fonctionnaire supérieur.

M. Noher finissait sa période, lorsque sa gouvernante parut, lui dit quelques mots à l'oreille et se retira bien vite.

Tout-à-coup, il parut entièrement changé; un air riant et serein prit la place de cette mine sévère et rebarbative qu'il affectait auparavant.

— Brave jeune homme, dit-il, en frappant familièrement sur l'épaule de Franz, que les objections que je viens de vous faire ne vous découragent pas; persévérez dans votre bonne résolution; on vient à bout dans ce monde des choses les plus difficiles, quand on s'y prend comme il faut. Pour vous montrer que je suis un homme de bien, qui ne demande pas mieux que d'être utile à son prochain, je veux vous tracer une route qui vous conduira sûrement au but. Je vous demande seulement le secret. Excepté nous quatre, que personne ne sache que j'ai été votre conseiller.

Alors il poussa le verrou de la porte, et poursuivit ainsi son discours à voix basse:

— Boulling, soit dit entre nous, est un coquin; toute la ville le reconnaît comme tel; cependant, on s'incline devant ses écus, et même les membres du Conseil sont ses esclaves. C'est pourquoi, ce serait mal entamer l'affaire que de débiter par une pétition au gouverneur et de faire tout dépendre de son rapport au Prince. Alors Boulling, éventant votre projet, le ferait échouer par ses machinations, tant ici

que dans la Résidence. Sautez donc la première instance, et adressez-vous directement au prince. Je vous rédigerai de ma propre main la supplique dans le style convenable; quand vous l'aurez remise, je vous indiquerai discrètement en quels endroits vous distribuerez une poignée de ducats, et vous verrez sous peu que notre gracieux prince enverra un rescript au Conseil de Fehdingue. Si la chose n'arrive pas, comme je vous le dis, je veux que l'on me traite de faux prophète. Tenez, en ma qualité de vieux jurisconsulte, je puis d'avance vous communiquer la teneur de ce rescript; la voici: „Chers et fidèles magistrats de notre bonne ville de Fehdingue, vous verrez par le mémorial ci-joint, ce que N. N. requiert très-humblement de Nous. Si les circonstances dont il appuie sa requête sont conformes à la vérité, ce qu'il vous faudra examiner, on peut lui permettre d'établir un commerce de merceries et d'épiceries. Vous ferez suivre incessamment votre rapport sur ce qui aura été statué.”

le chemin de son cœur, le gouverneur avait sur le champ radouci son ton et posé le masque de la plus austère impartialité, masque qu'il n'avait coutume de prendre que pour intimider son monde et ouvrir les bourses.

Fasmann ajouta:

— Oui, oui, je connais M. Noher. Il en use comme bien des médecins qui déclarent mortelle la plus légère maladie qu'ils sont chargés de traiter, afin que la nature venant à relever le malade, ils puissent se vanter d'une cure merveilleuse, et prétendre à une récompense extraordinaire.

L'après-midi, le gouverneur parut au „Paladin-Noir,” et rendit visite aux deux amis.

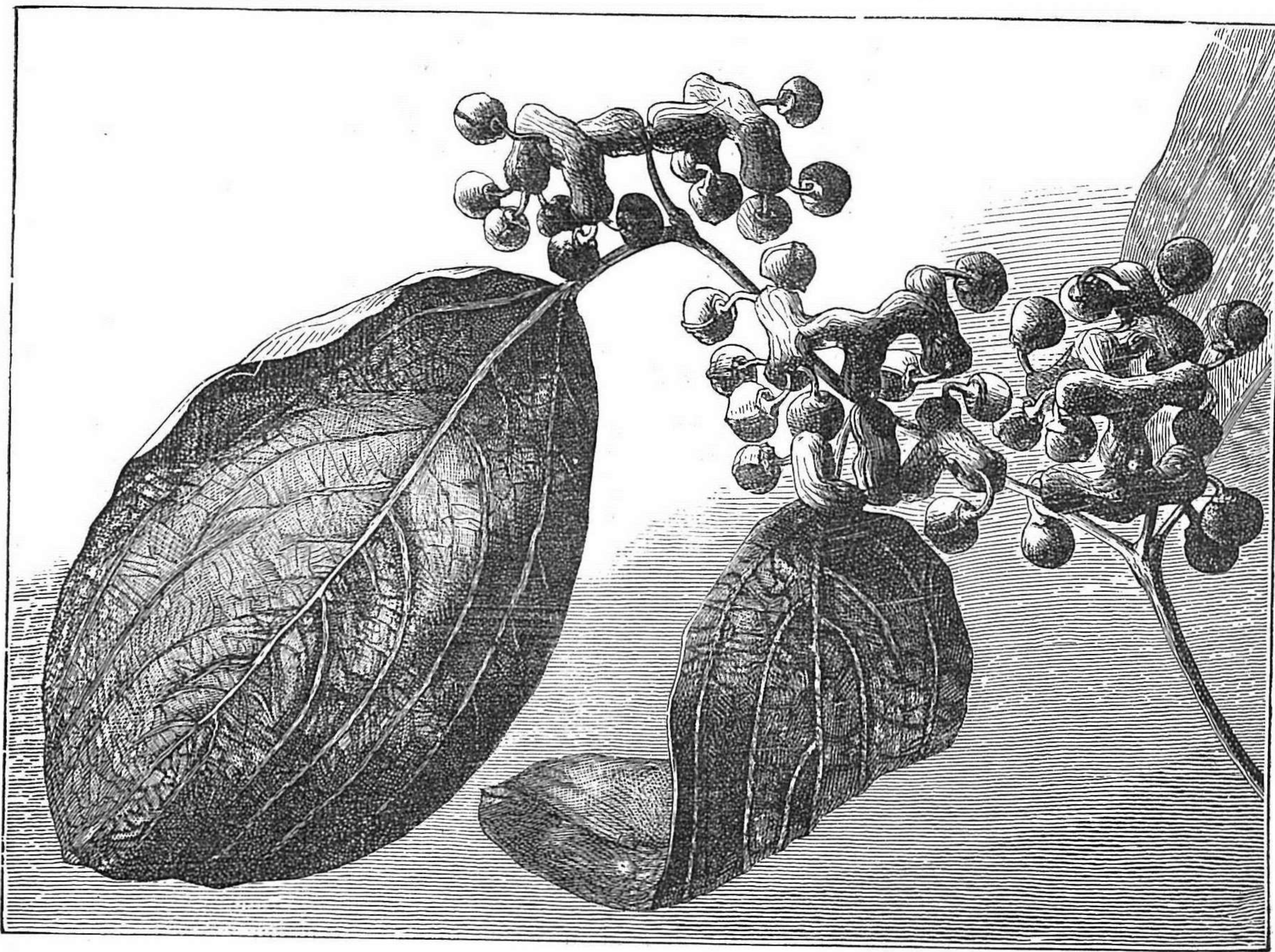
— J'ai jugé à propos, dit-il, d'apporter moi-même la supplique en question, pour être sûr qu'elle n'a pas été confiée à des mains étrangères, par l'infidélité du porteur. La conférence de ce matin n'aura pas manqué de faire beaucoup de sensation dans la maison de Boulling, à en juger par vingt courses que son commis Polycarpe a faites devant ma maison, dans l'intention de parler à mon employé, s'il en trouvait l'occasion. Celui-ci et le factotum de Boulling, sont plus intimement liés que je ne le voudrais. Le premier trahirait, je crois, pour une livre de tabacpoudre, qu'il aime à la folie,

nonseulement tous les secrets de mon administration, mais aussi la patrie. Cependant, j'ai déjà préparé un pied de nez à l'espion de Boulling, au cas où il voudrait s'informer de vous; foi d'honnête homme, j'ai fait un conte à mon commis.... J'ai dit, Messieurs, que vous aviez été attaqués en route, à quelques lieues de notre ville, et que bien que vous eussiez vigoureusement

reçu et mis en fuite les brigands, vous étiez venus faire votre déposition. Enfin, j'ai rendu l'aventure plus croyable, en dressant un procès-verbal supposé, avec le signalement des malfaiteurs. Mon homme a dû en faire plusieurs copies, comme pour les communiquer aux autorités des pays voisins, et faire poursuivre vos agresseurs.

Fasmann, qui, par considération pour son compère, avait quitté son fauteuil et se trouvait dans la chambre des étrangers, poussait des cris d'allégresse et d'approbation. Maurice souriait malignement; mais cette ruse n'était nullement du goût de Franz. Il était sérieux, sombre et rêveur; il avait bien de la peine à retenir sa langue; car il aurait volontiers chapitré l'inventeur d'une fable qui lui déplaisait. Rien n'était plus contraire à la franchise de son caractère, que de prendre de pareils détours. Dès la première entrevue avec l'administrateur, sa droiture naturelle avait eu beaucoup à souffrir. Il était sur le point de s'expliquer, mais l'amour lui fermait la bouche. Il sentait bien que l'appui de M. Noher lui était absolument nécessaire, et forcé de plier en cette occasion, il se décida à suivre la marche qu'il lui tracerait, tant qu'elle ne serait pas contraire aux lois de la probité.

(A continuer.)



HISTOIRE NATURELLE. GRAPPE DE FRUITS DE L'HOVENIA DULCIS.

— Bravo, Monsieur mon compère! cria Fasmann, en frappant dans ses larges mains.

VIII.

Le gouverneur reprit bien vite la parole:

— Une fois que j'aurai reçu cet ordre souverain, je n'en donnerai avis au Conseil ou Sénat que quand vous serez en mesure, mon cher Monsieur Franz, d'ouvrir boutique. Alors nous frapperons coup sur coup; l'ordre sera publié, et une heure après vous suspendez votre enseigne. Nous laisserons Boulling et ses adhérents murmurer et faire tapage tant qu'ils voudront. Je vous soutiendrai, Monsieur, foi d'honnête homme.

Franz remercia beaucoup le directeur des favorables dispositions où il était, et promit de lui prouver sa reconnaissance.

— Allons donc! ce serait m'offenser, répondit Noher, l'intérêt est aussi loin de mon cœur, que le ciel l'est de la terre.

En s'en retournant, nos conjurés eurent soin, et pour cause, de passer derrière la maison de Boulling.

L'aubergiste raconta aux deux amis que pendant l'entrevue, il avait fait passer un jambon d'importance dans la cuisine de M. Noher (ce que la servante était venue lui dire à l'oreille), et que charmé qu'on eût su trouver